

LE RHIN, ENTRE LITTÉRATURE ET POLITIQUE

Manet van Montfrans

Sous le pseudonyme d'Ignaz Wrobel, Kurt Tucholsky publie dans l'été de 1930 le récit d'une visite à Coblenche.¹ Cette année-là, conformément au Pacte de Locarno (1925), les forces françaises se retirent définitivement de la Rhénanie — le dernier soldat français quitte le territoire rhénan en juin 1930. A Coblenche, où a siégé le Haut Commissariat de la République française en Rhénanie, la longue présence des troupes étrangères a exacerbé les sentiments anti-français. Avant de commencer sa promenade dans cette ville, qui, par sa situation géographique et par ses monuments auréolés d'histoire, est l'un des hauts lieux du nationalisme allemand, Tucholsky a essayé de s'insuffler du courage avec quelques verres du fameux vin blanc. Son allergie à tout ce qui sent le nationalisme chauvin et le militarisme n'en a pas disparu pour autant: il décrit la ville avec une attention particulière pour les symptômes de ces deux maux dont ses compatriotes ne semblent pas prêts à se guérir. Aux Allemands se plaignant de la dureté des occupants, il rappelle leur comportement peu humanitaire en France et en Belgique dans un passé récent. Le pétilllement du vin blanc dans les verres sur les terrasses fait remonter en lui des associations stéréo-

¹ Kurt Tucholsky, 'Denkmal am Deutschen Eck', in Id., *Panther, Tiger & Co* (Hamburg: Rowohlt, 1990), pp. 72-75. La pagination des citations est indiquée entre parenthèses dans le texte.

typées et nauséabondes — 'le Rhin, le père Rhin, le Rhin allemand'. Le fleuve lui-même lui apparaît comme un lit bruisant de clichés: 'der kitsch-umrauschte'. Avec une satisfaction sardonique, il constate que sur 'l'imprenable' citadelle d'Ehrenbreitstein claque toujours au vent le drapeau français — 'pour la plus grande joie de tous les cadets du Rhin'. Cependant, quand il arrive au Deutsches Eck, au confluent du Rhin et de la Moselle, et lève les yeux, il feint d'être à court de sarcasmes:

je levai les yeux [...] et faillis tomber à la renverse. Là s'élevait — tschingbumm — un monument gigantesque de l'empereur Guillaume Ier: un coup de poing en pierre. C'était à vous couper le souffle. (p. 74)

Le monument est un socle en granit sombre surmonté d'une gigantesque statue équestre. Tucholsky que le pesant symbolisme de ce monument, grouillant d'aigles dépeceurs et de serpents étranglés, laisse muet, prête la parole à un guide qui, sans sourciller, répète le patriotique commentaire officiel. La statue représente l'empereur Guillaume Ier accompagné d'une déesse de la victoire, devenue ange de paix après la défaite, et d'un serpent de mer représentant l'ennemi vaincu. Le monument pèse 5 mille tonnes et couvre une surface de 1200 mètres carrés; aussi est-ce, dit le guide, une grande oeuvre d'art. Le monument porte l'inscription *Nimmer wird das Reich zerstört wenn ihr einig seid und treu*. Dédié par la Prusse rhénane à la mémoire de Guillaume Ier en remerciement pour l'unification de l'empire allemand, ce monument a été inauguré par son petit-fils, Guillaume II, en 1897 (p. 75). Le guide omet de dire, que ce petit-fils, comme d'habitude peu sensible aux susceptibilités françaises en la matière, aurait profité de l'occasion pour remarquer que la position stratégique de cette statue permettrait à son grand-père de surveiller désormais éternellement l'Alsace et la Lorraine.

Ce que Tucholsky ne pouvait pas savoir, mais ce qui lui aurait sans doute fait plaisir, c'est qu'en 1945 l'artillerie alliée ferait voler en éclats empereur casqué, cheval arrogant et génie ailé.² Retombés dans le Rhin, les débris de ce groupe altier y ont rejoint les autres personnages légendaires dont au cours des siècles l'imagination populaire avait peuplé l'eau du fleuve — pour y être exposés, jusqu'à la dissolution complète, aux

² Tucholsky s'est suicidé en 1935 en Suède après avoir été déclaré déchu de ses droits de citoyen allemand.

effets corrosifs des produits chimiques.

Ce qu'il ne pouvait pas non plus savoir, mais ce qui l'aurait confirmé dans ses plus sombres pressentiments, c'est qu'en 1953 le socle toujours vide serait déclaré mémorial de l'unité perdue de l'Allemagne et qu'après la réunification en 1990 on proposerait de rétablir le monument dans sa gloire ancienne et d'y remettre empereur, cheval et déesse. Chose presque accomplie aujourd'hui, puisque dans la nuit du 17 au 18 mai 1992 sous un ciel serein une réplique de la statue détruite en 1945 a franchi en bateau les eaux patientes du Rhin et attend maintenant que le socle délabré soit réparé et que les partis politiques en Rhénanie-Palatinat aient vidé leur conflit à ce sujet.³ S'il faut en croire Tucholsky, dans ce conflit les partisans de l'empereur prussien l'emportent: 'Pourriez-vous vous imaginer', demanda-t-il devant le monument de l'unification en 1930, 'qu'il y aurait jamais un gouvernement prêt à se défaire d'une pareille horreur?' (p. 75).⁴ Une chose cependant paraît certaine dès maintenant: s'il est rehissé sur son socle, l'empereur ne pourra plus lorgner vers l'Alsace-Lorraine, car on a décidé de lui faire tourner le dos à la France.

Politisé d'un bout à l'autre et ridiculisant pêle-mêle tous les symboles stéréotypés — monuments, drapeaux, forteresses, uniformes militaires, Rhin vert, vin blanc — qui au cours du temps se sont agglutinés autour d'un Rhin asservi à la cause du nationalisme, ce récit d'un voyage sur le Rhin s'inscrit dans une longue tradition qui remonte jusqu'à 1840. Découvert et chanté par les romantiques dès la fin du XVIII^e siècle, le Rhin avec ses cathédrales chrétiennes et ses forteresses médiévales, devient dans la littérature romantique de la première moitié du XIX^e siècle le

³ Le SPD ne veut pas de ce souvenir de l'impérialisme prussien. Ce sont le CDU et le FDP, qui avaient accepté ce cadeau d'un éditeur millionnaire coblençois, lorsqu'ils étaient au pouvoir.

⁴ Il va de soi que le pessimisme de Tucholsky ne se laisse pas transférer tel quel à l'Allemagne de nos jours où l'on fait généralement preuve d'une certaine réticence à l'égard de la référence nationale et des symboles nationaux, discrédités par les abus sous la dictature nazie. Cf. la discussion récente sur le réenterrement à Potsdam des deux rois fondateurs de la Prusse, Frédéric Guillaume I et Frédéric II, et sur la restauration du quadrigue de la Victoire sur la porte de Brandebourg, Voir également à ce sujet Joseph Jurt, 'L'identité allemande et ses symboles', *Les Temps modernes*, mai 1992, p. 131.

mémorial d'une unité religieuse et culturelle perdue, celle du Saint empire romain germanique, rayé de la carte par Napoléon en 1806. Devenu enjeu et symbole du conflit franco-allemand en 1840, revendiqué par les Français comme frontière naturelle et historique, par les Allemands comme fleuve national, le Rhin se transforme alors définitivement. De thème littéraire il devient thème politique — charriant patiemment vers la mer les différentes idéologies, d'un cosmopolitisme généreux mais longtemps chimérique à un nationalisme étroit et pernicieux, en passant par un régionalisme tenace et périodiquement renaissant.⁵ Un événement charnière dans cette transformation a été la 'bataille du Rhin', polémique littéraire déclenchée par la crise politique de 1840.

Je me propose de résumer ici l'histoire de cette politisation du Rhin et d'esquisser les engagements principaux allemands et français lors de la polémique littéraire de 1840/41.⁶ Comme les arguments des protagonistes de cette bataille — Becker, Schneckeburger, Quinet, Musset, Lamartine et Victor Hugo — sont bien connus, je me contenterai de les rappeler brièvement afin de pouvoir mieux mettre en relief la prise de position excentrique d'un groupe d'écrivains allemands libéraux comme Franz Dingelstedt, Georg Herwegh, Robert Prutz et Heinrich Heine. Cherchant à dénoncer les tares du système politique instauré en Allemagne à la suite du Congrès de Vienne, ces écrivains ont démasqué le nationalisme comme un leurre et la crise du Rhin comme un prétexte habilement exploité par les puissances en place pour conjurer l'insatisfaction croissante de la population allemande à l'égard du statu quo. Héritiers des Lumières et fervents admirateurs de la Révolution française, ils se détournent des symboles exploités par les nationalistes, et mettent comme condition préalable à toute identité nationale, l'introduction et le respect des droits constitutionnels. Ce qui pourrait les faire considérer comme des prédécesseurs du 'patriotisme constitutionnel' que certains penseurs politiques voient aujourd'hui comme

⁵ L'idée de la formation d'un état Rhénan indépendant remonte aux lendemains de la Révolution française, se retrouve après 1830 chez les libéraux rhénans aspirant à un régime constitutionnel, et renaît après la première guerre mondiale du besoin d'un contrepoids politique et économique à la Prusse.

⁶ Pour un aperçu de cette bataille du Rhin, voir J. Dumont, L. Febvre, *Le Rhin, Nil de l'Occident* (Paris: 1946) et Klaus Wenger, 'Le Rhin, enjeu d'un siècle', in *Une histoire du Rhin* (Paris: Ramsay, 1981), pp. 255-295.

élément central capable de fonder en Allemagne une identité postnationale.⁷

Le Rhin romantique

On connaît la fascination qu'a exercé le Rhin sur les romantiques. Dès la fin du 18^e siècle, les récits de voyages rhénans se multiplient; écrivains, allemands et étrangers, affluent sur les bords du Rhin pour se laisser inspirer par ses paysages embrumés, ses ruines médiévales, son art gothique, ses ballades populaires. Ayant repris vers 1815, après le blocus continental, leurs traditionnels voyages vers le sud, les romantiques anglais découvrent dans la vallée du Rhin un décor qui satisfait leur besoin d'évasion et de dépaysement, leur goût de l'art gothique, leur prédilection pour les histoires de sorcières et de revenants. Mary Shelley laisse errer son Frankenstein sur les bords du Rhin, qu'elle a visités en 1816. Sur la route de l'exil, Byron descend le fleuve, également en 1816, et y consacre des passages dans son *Childe Harold*. Sur ses traces, le voyage sur le Rhin devient un but de voyage à la mode: vers 1850 un million de touristes par an remontent le fleuve.

Dans les écrits des romantiques allemands comme Brentano, Arnim, Novalis, Tieck et Hoffmann, le Rhin figure comme un lieu d'évasion, de rêve, de solitude. Le fleuve constitue un miroir qui renvoie l'écrivain romantique, promeneur solitaire, à lui-même. Dans les légendes rhénanes cet écrivain retrouve toujours l'éternelle histoire de la vie et de la mort de l'individu; le fleuve lui apparaît comme la métaphore d'une vie qui n'est que fuite et fascination du néant.

Mais le *Reise nach Frankreich* (1803) de l'écrivain catholique et conservateur Friedrich von Schlegel, annonce déjà autre chose: dans ce récit de voyage la description de la beauté romantique de la vallée du Rhin est liée à une référence explicite à l'histoire et à l'exaltation des valeurs spirituelles du Moyen Âge.⁸ Restauration, religion et nature: ce sont les

⁷ Par exemple Jürgen Habermas et Wolfgang Jäger. Voir à ce sujet Joseph Jurt, *op. cit.*, pp. 149, 150.

⁸ Friedrich Schlegel, 'Reise nach Frankreich', in Id., *Studien zur Geschichte und Politik*, Hg. E. Behler (Paderborn: Schöningh, 1966), pp. 56-80.

trois éléments constitutifs d'une aspiration nationaliste à une Allemagne unie dans sa culture, par sa langue et par son histoire, aspiration qui fera la transition entre le cosmopolitisme idéaliste des Lumières et l'étroite idéologie de l'Etat-nation au XIX^e siècle. Tirant parti du fonds folklorique et chantant le Rhin avec son décor de sombres ruines et de cathédrales hautaines, Schlegel, et à sa suite d'autres poètes allemands forgent les symboles pour une Allemagne en quête de son identité. Vers 1830 le Rhin est déjà un topos dans la littérature romantique.

La politisation du Rhin : en Allemagne

De temps à autre la paix des clairs de lune sur le fleuve et ses bourgs moyenageux, est perturbée par les souvenirs du bruit et de la fureur des guerres révolutionnaires et napoléoniennes. Dès l'époque napoléonienne, le thème du Rhin apparaît périodiquement dans des textes à teneur politique. Du côté allemand, il faut mentionner outre le récit de Schlegel, le texte fondateur et célèbre du publiciste et poète d'origine suédoise, Ernst Moritz Arndt, *Le Rhin fleuve allemand et non frontière allemande*, paru au début des guerres de libération en 1813. Dans ce texte dont le titre devait devenir le leitmotiv de toute une littérature nationaliste, Arndt plaide, au nom de l'équilibre politique en Europe, pour un Rhin allemand:

[...] sans le Rhin, la liberté allemande ne saurait exister [...] Si les Allemands possèdent le Rhin, l'influence sur les pays évoqués se trouve partagée entre eux et les Français de manière équilibrée; si les Français possèdent le Rhin ils exerceront seuls une telle influence.⁹

Presque vingt ans plus tard, en 1831, le même Arndt croit voir derrière l'intervention française en Belgique la volonté de recouvrer le Rhin comme frontière naturelle, et il invite les états allemands à se ranger derrière la Prusse pour parer au danger français. A la théorie des frontières naturelles, Arndt oppose celle des frontières linguistiques, l'un des arguments-clé du nationalisme allemand. Cependant, bien qu'après 1830 il y ait en Allemagne un réveil généralisé des sentiments nationaux et que les efforts de

⁹ E.M. Arndt, *Der Rhein - Deutschlands Strom, aber nicht Deutschlands Grenze* (Leipzig, 1813), p. 45.

Metternich pour brimer ces aspirations commencent à provoquer une contre-réaction, ces sentiments sont loin de prendre toujours un ton anti-français et reçoivent d'ailleurs un accueil mitigé: la domination par une Prusse réactionnaire et aristocratique est loin d'être unanimement désirée et beaucoup de libéraux, s'ils n'ont déjà fui la réaction et la censure pour s'établir à l'étranger, préfèrent 'la liberté sans unite, à l'unite sans liberté'.¹⁰

La politisation du Rhin: en France

En France, le thème du Rhin véhicule la nostalgie du messianisme révolutionnaire et de la grandeur napoléonienne. Les Français de la première moitié du siècle ont pour le Rhin souvent le regard des révolutionnaires de 1793. Ainsi, en 1833, lors d'un voyage dans le Palatinat, Chateaubriand évoque des souvenirs d'un passé récent et glorieux, soutenant à l'opposé d'Arndt que seul un Rhin français pourra garantir la paix en Europe:

en roulant dans le Palatinat cis-rhénan je songeais que ce pays formait naguère un département de la France, que la blanche Gaule était ceinte de l'écharpe bleue de la Germanie, le Rhin. Napoléon, et la république avant lui, avaient réalisé le rêve de plusieurs de nos rois et surtout de Louis XIV: tant que nous n'occuperons pas nos frontières naturelles, il y aura guerre en Europe parce que l'intérêt de la conservation pousse la France à saisir les limites nécessaires à son indépendance nationale.¹¹

Depuis les célèbres paroles de Danton et de Carnot en 1793 sur les limites *anciennes* et *naturelles* de la France, et surtout depuis la perte de la Rhénanie en 1815, la conception du Rhin comme frontière naturelle est en

¹⁰ Cf. Karl-Georg Faber, *Handbuch der Deutschen Geschichte im 19. Jahrhundert, Restauration und Revolution von 1825 bis 1851* (Wiesbaden: Athenaion, 1979), pp. 157-8. Un des signes du réveil nationaliste en Allemagne est la grande fête organisée en 1832 sur les ruines du château d'Hambach, *Nationalfest der Deutschen*, fête à laquelle participent entre 20.000 et 30.000 personnes.

¹¹ Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (Paris: Flammarion, Ed. du Centenaire, 1964), 4e partie, livre V, p. 33.

effet un dogme chaleureusement accueilli en France.¹² L'espace rhénan sur la rive gauche, que la France a occupé de 1794 à 1815, et qui après le congrès de Vienne a été attribué à la Prusse, est revendiqué périodiquement par les Français, aussi bien pendant la Restauration que sous la monarchie de Juillet. Pendant la Restauration, cette revendication est formulée par l'opposition libérale qui cultive le souvenir des jours glorieux de la révolution et vise à discréditer la monarchie, accusée de faiblesse et de renoncement aux intérêts nationaux. Pendant le régime de Louis-Philippe qui est considéré avec suspicion par l'Europe réactionnaire des dynasties, cette revendication est reprise par la gauche modérée, convaincue que sans une politique étrangère prestigieuse la monarchie de Juillet serait détruite. S'appuyant d'une part sur le mythe des frontières naturelles, cette revendication est d'autre part nourrie par une illusion tenace formulée par les représentants d'une idéologie européenne, ceux qui rêvent d'une Europe libre et unie dans laquelle la Rhenanie libérale constituerait un trait d'union entre la France et l'Allemagne.¹³ Dans le désir de voir réalisé cet idéal, les représentants de cette idéologie attribuent à la population de la rive gauche du Rhin la volonté d'un nouveau rattachement à la France, ceci en raison de l'enthousiasme avec lequel elle avait accueilli les libertés constitutionnelles et les réformes sociales apportées par la révolution et par Napoléon.

Cependant, s'il existe entre 1815 et 1840 et même au delà, dans ces provinces rhénanes encore un sentiment anti-prussien, ce sentiment ne traduit pourtant pas une volonté de rattachement à la France. Dans la description de ses adieux à l'Allemagne, Heine, Rhénan en exil à Paris depuis 1831, a voué un passage ironique à cette confusion des sentiments anti-prussiens avec une certaine nostalgie pro-française:

¹² 'Les limites de la France sont marquées par la nature', s'écrit Danton le 31 janvier 1793 dans une intervention célèbre et le 14 février suivant, Carnot déclare: 'Les limites anciennes et naturelles de la France, sont le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Les parties qui en ont été démembrées ne l'ont été que par usurpation'. Cités par Daniel Nordmann, 'Des limites d'état aux frontières nationales', in *Les lieux de mémoire*, ed. Pierre Nora, II: *La nation* (Paris: Gallimard, 1986), pp. 50-51. Pour les avatars du débat sur les origines de la doctrine des frontières naturelles, voir le même article, p. 39.

¹³ Des représentants de ce troisième groupe sont Eugène Lerminier avec son livre *Au delà du Rhin* (1835), Alphonse de Lamartine et Victor Hugo.

Le 1er mai 1831 je passai le Rhin. Je ne vis pas le vieux dieu, le père Rhénus, et je me bornai à lui jeter ma carte de visite dans le fleuve. D'après ce qu'on me dit, il était assis au fond de l'eau, occupé à étudier de nouveau la grammaire de Meidinger; pendant la domination prussienne il n'avait guère fait de progrès en français, et il voulait un peu rafraîchir ses connaissances en cette langue pour ne pas être pris au dépourvu en certains cas. Je crus l'entendre conjuguer dans les flots: j'aime, tu aimes, il aime, nous aimons.— Mais qu'est-ce qu'il aime? A coup sûr, pas les Prussiens.¹⁴

Si la question du Rhin est exploitée en France par l'opposition dans les débats de politique intérieure, elle n'exprime pas de sentiments anti-prussiens ou anti-allemands, mais surtout la volonté de rendre à la France son rang dans le concert européen, et de réaliser l'idéal romantique et cosmopolite d'une Europe culturellement unie ou les nationalités asservies seraient libérées du joug de la réaction. Quand Heine et le germaniste Edgar Quinet soulignent la menace que représente une fusion entre l'aspiration à une Allemagne unie et l'énergie politique de la Prusse, ils semblent pêcher par un anti-germanisme outrancier. Peu de Français sont enclins à les prendre au sérieux, lorsqu'ils expriment la crainte que l'idée d'une Allemagne apolitique de poètes et de penseurs, telle qu'elle a été formulée par une Mme de Staël et par un Michelet, ne corresponde plus à la réalité. Quinet, défenseur acharné de la théorie des frontières naturelles, publie en 1836 dans la *Revue des Deux Mondes* un poème dans lequel il revendique le Rhin pour la France.¹⁵ Cependant, si dans le contexte des années 1830 les avertissements de Quinet et de Heine paraissent exagérés, l'avenir ne tardera pas à leur donner raison.¹⁶

¹⁴ Heinrich Heine, *De L'Allemagne* (Paris: Les Presses d'aujourd'hui, 1979), p. 260.

¹⁵ *Revue des Deux Mondes*, 8 (1836): p. 196.

¹⁶ Pour comprendre pourquoi et avec quelle force Heine déteste et se méfie de la Prusse, il suffit de relire sa tirade contre 'ce tartuffe entre les états' dans la préface (écrite en 1832) aux articles recueillis dans *De la France* (Genève: Slatkine, 1980) pp. 10-18. Michelet, par contre, est dans les années 1830 encore convaincu du fait que 'l'Allemagne n'est encore que naïvete et poésie et métaphysique', In *Histoire et philosophie, Introduction à l'histoire universelle* (Paris, 1900), p. 101.

La crise de 1840

L'antagonisme franco-allemand éclate en 1840: le 15 juillet 1840, l'Angleterre, la Prusse, la Russie et l'Autriche signent à l'insu du gouvernement français, une convention tendant à rappeler à l'ordre Méhémet Ali, pacha d'Égypte, entré en révolte contre le sultan de la Turquie, Mahmoud II. Méhémet Ali est le protégé de la gauche française qui d'une part voit en lui un héritier de la révolution et qui d'autre part veut consolider la position française en Afrique du Nord. La France avait insisté sur des négociations directes entre le sultan et son vassal dans l'espoir que celui-ci en sortirait victorieux. L'intervention des autres puissances en faveur de l'empire ottoman menacé, provoque un vif mécontentement chez les Français qui interprètent la convention comme une humiliation et un retour à la coalition anti-française du Congrès de Vienne. Cependant, la colère française ne s'adresse pas en premier lieu à l'Angleterre, instigatrice de la convention, mais aux autres pays qui ont signé le traité de Vienne.

Thiers, qui a été nommé premier ministre en mars 1840, menace de mettre l'Europe entière à feu et à sang, avertit la Prusse et l'Autriche qu'une guerre déclencherait les forces révolutionnaires en Allemagne, et s'étendrait jusqu'au Rhin et en Italie, et menace la Russie d'une nouvelle révolte en Pologne. C'est un appel généralisé pour rétablir l'honneur national par une nouvelle guerre révolutionnaire et par la reprise des territoires allemands annexés avant 1815. Le souvenir ravivé du Congrès de Vienne se traduit par une violente campagne de la presse. Le *Journal des débats* écrit (le 29 juillet): 'La convention est une insulte que la France ne supportera pas. Elle doit se préparer à la guerre'. Et Thiers dans la *Revue des Deux Mondes* (le 1er août): 'Si certaines limites sont franchies, ce sera la guerre totale, quel que soit le gouvernement'.¹⁷

Le 11 septembre 1840, le débarquement au Liban de troupes anglaises, autrichiennes et turques, oblige Méhémet Ali à se soumettre au sultan turc et à renoncer à ses conquêtes en Syrie. Placé devant un fait accompli et incapable de réaliser ses menaces de guerre contre les alliés, Thiers doit s'avouer vaincu et donne sa démission (octobre 1840): la retraite honteuse

¹⁷ Cité par J.P.T. Bury & R.P. Tombs in *Thiers 1797-1877: A Political Life* (London: Allen & Unwin, 1986), p. 70.

et silencieuse de la France est décrite par Lamartine comme 'le Waterloo de la diplomatie française'.¹⁸ Cependant, si la crise s'éteint vers la fin de 1840, les menaces françaises concernant l'annexion de la rive gauche du Rhin, ont provoqué une violente réaction nationaliste en Allemagne dans de larges couches de la population: désormais la montée du nationalisme y prendra en effet de plus en plus une face anti-française et le Rhin deviendra pour plus d'un siècle enjeu et symbole de l'antagonisme franco-allemand.

La bataille du Rhin

La crise de 1840 et les sentiments nationalistes qu'elle a catalysés, mobilise écrivains allemands et français, et fait l'objet d'une polémique littéraire qui est entrée dans l'histoire littéraire comme la 'bataille du Rhin'. Annoncée par le poème que Quinet a publié en 1836 dans la *Revue des Deux Mondes* et dans lequel il reprend le dogme des frontières naturelles, la polémique proprement dite est lancée par un poète d'occasion, Niclas Becker, dont le célèbre *Rheinlied* paraît en septembre 1840 dans la *Gazette de Trèves*. Dans la première strophe il écrit:

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand / Quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides. / Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte / Aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

Et dans la dernière strophe, et le refrain:

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand. / Aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux filles élancées / Aussi longtemps qu'un poisson soulèvera sa nageoire sur son fond / Aussi longtemps qu'une chanson vivra sur les lèvres de ses chanteurs. / Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand. / Jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensévelis dans ses vagues.¹⁹

¹⁸ Cité *ibid.*, p. 77.

¹⁹ Niclas Becker, *Le Rhin allemand*, traduction française in A. de Musset, *Poésies nouvelles*, (Paris: Garnier Frères, 1962), p. 136. Niclas Becker (1809-1845), petit greffier à Cologne, devient du jour au lendemain le poète le plus célèbre de l'Allemagne: un grand nombre de compositeurs (plus d'une cinquan-

Becker déploie dans son poème tout l'éventail des clichés romantiques — la promenade en bateau, les rochers sauvages, les hautes cathédrales, les chansons populaires, le vin blanc, les idylles amoureuses. Ce poème patriotique déclenche une véritable épidémie de chansons rhénanes. Max Schneckenburger, poète wurtembourgeois, compose trois mois après Becker, *Die Wacht am Rhein* (La garde au Rhin). Plus belliqueux de ton que la chanson de Becker et mise en musique par le compositeur Karl Wilhelm de Krefeld, *Die Wacht am Rhein* devient le chant de guerre en 1870. Spécialistes en la matière, E.M. Arndt et Quinet ne peuvent s'abstenir de commenter la question. Arndt publie un éloge enflammé de la chanson de Becker, Quinet reprend sa position de 1836 dans une brochure intitulée *1815-1840*, qui paraît en novembre 1840.²⁰

Becker envoie son poème à Lamartine qui répond par un poème conciliateur, inspiré de l'idéal du Rhin comme foyer de la civilisation européenne: *la Marseillaise de la paix*. La *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1841 publie côte à côte les deux poètes afin que 'les lecteurs puissent apprécier les deux points de vue'.²¹ Le ton conciliateur de la réponse de Lamartine ne convient guère aux Parisiens belligérants: on en discute dans le salon de Mme de Girardin, un soir avec Balzac, Musset, Théophile Gautier. Alfred de Musset assume la tâche d'envoyer une réponse cinglante et parodique à Becker, *Le Rhin allemand*, dans laquelle il rappelle aux Allemands les conquêtes françaises du passé, conquêtes qui, selon Musset, pourraient facilement se répéter: 'Nous l'avons eu votre Rhin allemand'. Cette chanson composée un soir d'été en deux heures et deux cigares connaît un succès énorme à Paris.²² Alors que la crise politique est résolue vers la fin de 1840, la polémique met beaucoup plus longtemps à

taine) mirent le *Lied* en musique.

²⁰ Edgar Quinet, *1815 et 1840* in *Oeuvres complètes*, (Paris: Daguerre, 1858), vol. X, pp. 11-27.

²¹ *Revue des Deux Mondes*, 2 (1841): pp. 321-5.

²² *Le Rhin allemand* (publié le 6 juin 1841 dans la *Revue de Paris*) in *Poésies nouvelles* (Paris: Ed. Garnier, 1962), p. 136, 137. 'Nous l'avons eu votre Rhin allemand', écrit Musset dans la première strophe, 'Il a tenu dans notre verre / Un couplet qu'on s'en va en chantant / efface-t-il la trace altière / Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?'.

s'éteindre. Le 15 juin 1841 paraît encore le *Rhin* de Quinet; en 1842 Victor Hugo publie son livre sur le Rhin.²³

Tels ont été les engagements principaux, bien connus et souvent commentés, mais dont, à l'exception du livre de Hugo, l'intérêt ne dépasse pas celui d'une illustration des passions et des idées caractéristiques de l'époque. Alors que Becker et Schneckenburger se font les porte-parole d'un patriotisme verbal et apolitique étriqué, Lamartine exprime avec grandiloquence dans sa *Marseillaise de la Paix* l'idéal romantique d'une Europe cosmopolite unie et paisible:

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières,/ Qui bornent l'héritage entre l'humanité:/ Les bornes des esprits sont leurs seules frontières;/ Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité./ Ma patrie est partout où rayonne la France./ où son génie éclate aux regards éblouis!/ Chacun est du climat de son intelligence;/ Je suis concitoyen de toute âme qui pense:/ La vérité, c'est mon pays!²⁴

Ce cosmopolitisme généreux va néanmoins de pair avec un chauvinisme indéniable, consistant à croire que la France, créatrice des idées libérales devrait répandre le rayonnement de ces idées et de la culture occidentales dans le monde entier. Cette vision amène Lamartine à insérer dans son message de paix, une exhortation aux Français à aller accomplir leur mission civilisatrice au Moyen Orient, c'est-à-dire dans la région qui a constitué l'enjeu original du conflit: 'allons comme Joseph, comme ses onze frères, vers les limons du Nil que labourait Apis'.²⁵

S'inspirant de ce même cosmopolitisme chauviniste, Hugo développe dans la conclusion de son *Rhin*, recueil d'impressions de voyage sous forme de lettres, une vision semblable. Il rêve d'une Europe où l'alliance franco-allemande jouerait un rôle primordial. A l'intérieur de cette alliance, ce serait à la France que reviendrait le place prépondérante, l'Allemagne ne se composant encore que d'une quantité d'états faibles qui se pressent

²³ E. Quinet, 'Le Rhin', dédié à Lamartine, in *Revue des Deux Mondes*, tome second, 1841, pp. 619-622. Victor Hugo, *Le Rhin, lettres à un ami*, in *Oeuvres complètes*, (Paris: Robert Laffont, 1987).

²⁴ Alphonse de Lamartine, *La Marseillaise de la paix*, in *Oeuvres complètes* (Paris: Gallimard, 1963), pp. 1173-7.

²⁵ *ibid.*, p. 1176.

autour de la Prusse. Moins généreux que Lamartine, Hugo tient cependant à un Rhin français. Grand admirateur de Napoléon, comme Musset, il développe sa vision en invoquant des arguments historiques qu'il oppose aux arguments linguistiques des Allemands. Le Rhin n'est pas seulement frontière naturelle, mais encore frontière historique et de ce fait frontière nationale. Aussi, selon Hugo, le Rhin doit-il revenir à la France.

L'opposition entre les patriotismes tels qu'ils se trouvent exprimés par les différents participants à la bataille du Rhin a été formulée ainsi par Heine:

Le patriotisme du Français consiste en ce que son cœur s'échauffe, qu'il s'étend, qu'il s'élargit, qu'il enferme dans son amour, non pas seulement ses plus proches, mais toute la France, tout le pays de la civilisation; le patriotisme de l'Allemand au contraire consiste en ce que son cœur se rétrécit, comme le cuir par la gelée, qu'il cesse d'être un citoyen du monde, pour n'être plus qu'un étroit Allemand.²⁶

Une autre bataille du Rhin: celle des écrivains allemands libéraux

Rhin allemand, Rhin français, ou Rhin fleuve supranational: à Heine comme à certains autres écrivains allemands de l'époque, la question paraît d'ordre secondaire, faisant écran devant des problèmes beaucoup plus urgents.²⁷ L'exploitation du conflit franco-allemand en faveur d'un mouvement nationaliste leur paraît une machination ourdie par les princes pour assouvir leur soif de pouvoir et pour conjurer la contestation croissante due à l'absence de libertés politiques. Aussi considèrent-ils comme hautement suspects les cadeaux que les rois de la Prusse et de la Bavière font remettre à Becker en signe de leur admiration pour sa chanson patriotique. Tant que les droits constitutionnels ne sont pas accordés dans les différents états allemands, que l'organe représentatif de la Con-

fédération, la diète à Francfort, est manipulé par l'Autriche et la Prusse, qu'écrivains et journalistes de l'opposition sont frappés par la censure et obligés de s'exiler, l'unification du pays ne sera qu'un leurre de despotes aux désirs annexionnistes, l'affaire des dynasties, imposée d'en haut. Selon ces écrivains, la réalisation de la démocratie en Allemagne serait la défense la plus efficace contre les prétentions françaises sur la rive gauche, mais tant que la liberté est foulée aux pieds dans la confédération germanique, ils estiment que c'est une absurdité que de parler d'un Rhin *libre* et tant qu'il est impossible de dire ce qu'on entend précisément par le terme *allemand*, ils estiment qu'il est impossible de parler d'un Rhin *allemand*. Aussi ces écrivains préfèrent-ils dénoncer la situation politique concrète dans leur pays, que de mettre leur plume au service d'une chimérique cause *allemande*.

Alors que le patriotisme élémentaire et démagogique du *Rheinlied* de Becker incite ces écrivains à prendre leurs distances par rapport au mouvement nationaliste et à exprimer leur opposition à la politique intérieure, son succès les amène à avoir recours également à la poésie dont ils espèrent un effet immédiat.²⁸ Entre 1840 et 1844, paraissent de nombreux recueils de poésie engagée dont ceux de Georg Herwegh, de Franz Dingelstedt et de Heinrich Heine. Nés donc plus ou moins directement dans le sillage de la polémique du Rhin, ces recueils comptent parmi les pièces les plus intéressantes du dossier de la bataille du Rhin. Vivant souvent en exil, souffrant directement de la répression politique, amenés par la censure toute-puissante à avoir recours à tous les artifices de la rhétorique, ces écrivains luttent sur plusieurs fronts. Dénonçant d'un côté, les pratiques de l'absolutisme et démolissant de l'autre côté, les mythes édifiés par les nationalistes, ils ont encore à se défendre contre ceux qui les accusent de sympathiser avec les Français et de trahir leur patrie. Pour être efficaces, ils doivent instruire le procès qu'ils intentent à leurs compa-

²⁶ Heine, *De l'Allemagne*, p. 260.

²⁷ Entre autres Robert Prutz (*Die politische Poesie der Deutschen*, 1843), Georg Herwegh (*Gedichten eines Lebendigen*, 1841), Ferdinand Freiligrath (*Mein Glaubensbekenntnis*, 1844, et *ça ira*, 1846), Georg Dingelstedt (*Lieder eines kosmopolitischen Nachtwächters*, 1841), Heinrich Heine (*Deutschland, ein Wintermärchen*, 1844).

²⁸ '[...] das loyale Beckersche Rheinlied gab das Signal zu einer politisch-poetischen Literatur, die nicht mehr, wie bisher, in einzelnen verlorenen Vorposten, sondern in geschlossener Reihe, mit dem Bewusstsein und dem Anspruch einer selbständiger Literatur auftritt; die nicht mehr wie sonst, sich bei unserm Volk ein halbes Gehör mühsam erbettelt, sondern die Herzen mit zwingender Gewalt erobert und festhält', R.E. Prutz, *Die politische Poesie*, cité par Hans-Peter Bayerdorfer dans sa réédition de Franz Dingelstedt, *Lieder eines kosmopolitischen Nachtwächters* (Tübingen: Niemeyer, 1978), p. 5.

tristes et la défense de leur propre cause avec la plus grande précision. Aussi leur poésie est-elle basée sur un substrat de faits irréfutables et non pas seulement sur un raisonnement, sur une conviction politique ou, pire, sur des sentiments vagues et non articulés. Au pathos patriotique de la poésie d'agitation des nationalistes, ces poètes opposent le bon sens et l'humour de leurs démystifications, aux menaces de la censure les subterfuges de l'ironie et du double sens.

A titre d'exemple, j'analyserai trois textes. En premier lieu, *Auch ein Rheinlied*, poème qui fait partie des *Lieder eines kosmopolitischen Nachtwächters* (Les chants d'un veilleur de nuit cosmopolite) de Franz Dingelstedt, publié en novembre 1841 chez Campe, éditeur hambourgeois d'écrivains allemands dissidents comme Heine et Börne.²⁹ *Auch ein Rheinlied* est une réaction critique au *Rheinlied* de Becker. La teneur subversive de l'ouvrage n'échappe pas aux autorités et, dès décembre 1841, sa distribution est interdite en Prusse; son auteur préfère alors s'exiler pendant un certain temps à Paris.

Je commenterai ensuite quelques passages de *Deutschland. Ein Wintermärchen* (Germania, conte d'hiver) de Heine, récit d'un voyage fait en octobre et novembre 1843 et écrit en janvier 1844, paru la même année, également chez Campe, dans un recueil intitulé *Neue Gedichte* (Nouvelles Poésies).³⁰ Pas plus que Dingelstedt, Heine ne 'jouit de l'amour et de la haute estime de la censure'. Dans les années trente son oeuvre avait déjà été à plusieurs reprises frappée d'interdiction et, dans la préface de son *conte d'hiver*, Heine s' imagine qu'il 'les (les censeurs) entend déjà crier de leur grosse voix: tu blasphèmes les couleurs de notre drapeau national, contempteur de la patrie, ami des Français à qui tu veux livrer le Rhin libre'. Les *Neue Gedichte* de Heine sont en effet confisquées dans plusieurs états et le 12 décembre 1844 le roi de Prusse ordonne d'arrêter Heine, dès que celui-ci sera signalé à la frontière prussienne.

Enfin, je parlerai d'un autre poème de Heine, une ballade publiée

²⁹ Franz Dingelstedt, *Auch ein Rheinlied* in *Lieder eines kosmopolitischen Nachtwächters*, réédité par Hans-Peter Bayerdorfer (Tübingen: Niemeyer, 1978), pp. 131-3.

³⁰ Heinrich Heine, *Germania, conte d'hiver* in *Poèmes et légendes* (Paris: CNRS; Berlin: Akademie-Verlag, 1978), pp. 147-196. Heinrich Heine, *La comtesse palatine Jutta*, *ibid.*, p. 208.

en 1851 dans le *Romanzero* (Romancero). Ecrite entre juin 1844 et juillet 1846, cette ballade, *Pfalzgräfin Jutta* (La comtesse palatine Jutta), a été désignée dans une interprétation récente comme 'le Rheinlied' de Heine.³¹

Un veilleur de nuit cosmopolite

Les chants d'un veilleur de nuit cosmopolite de Dingelstedt se compose de quatre parties dont seules les deux premières, étroitement liées, nous intéressent ici, l'une racontant la ronde d'un veilleur de nuit dans une petite ville provinciale dans un petit état allemand, *Nachtwächters Stilleben* et l'autre, *Nachtwächters Weltgang* (Le tour du monde d'un veilleur de nuit), son voyage par les différents états de la confédération germanique. Chaque partie se compose d'une vingtaine de poèmes.³² Dès l'épigraphe que Dingelstedt a donnée à son recueil, 'éteignons les lumières et rallumons le feu' (empruntée au poète français libéral Béranger), l'opposition autour de laquelle ces poèmes sont articulés, est nette. C'est celle entre la nuit et le jour, l'aveuglement des passions et les lumières de la raison, la stagnation et le mouvement. Depuis le Congrès de Vienne, l'Allemagne est plongée dans une nuit noire, un sommeil profond; le légitimisme et la répression de toutes les aspirations nationales et libérales ont pétrifié le pays dans une stagnation malsaine, l'irrationalisme romantique a éteint les lumières de la raison. Cependant, en comptant les heures, le veilleur de nuit finira inévitablement par annoncer l'approche de l'aube, de l'espoir, du réveil de ce sommeil profond.

La première partie montre que cette paix et cette tranquillité sont les fruits de la censure, de la délation, de l'enfermement prophylactique de tous ceux qui risquent de perturber cet ordre morne, les oppositionnels, mais aussi les mendiants et les fous. Les responsables, les princes légitimistes, qui invoquent le droit divin pour justifier leur politique conservatrice, sont mis en accusation dès le poème d'ouverture avec une variation

³¹ René Anglade, 'Heines Rheinlied "Pfalzgräfin Jutta", eine Interpretation', in *Jahrbuch des Freien Deutschen Hochstifts* (Tübingen: Niemeyer, 1989), pp. 308-344.

³² La pagination des citations sera indiquée entre parenthèses dans le texte.

sarcastique sur le salut traditionnel des veilleurs de nuit. 'Dieu soit loué' devient: 'Louez, à part Dieu, le seigneur du pays'.³³

Lors de son voyage dans la confédération germanique, raconté dans la deuxième partie, le veilleur de nuit s'arrête dans six villes. Ceci permet à Dingelstedt de mettre en relief certains événements significatifs de l'histoire récente et d'expliquer les observations faites dans la première partie par les faiblesses et défauts des institutions politiques de la confédération. Que son personnage s'arrête à Francfort, à Munich, à Cassel, à Hanovre, à Berlin ou à Vienne, partout le veilleur de nuit découvre la même histoire de constitutions promises, mais jamais accordées, ou de constitutions accordées, mais ensuite abolies.

Le point de départ du voyage est Francfort, métropole financière et capitale de la confédération germanique, siège de la Diète. L'impuissance de la Diète, organe soi-disant représentatif des états allemands, mais entièrement dominé par l'Autriche et la Prusse, a été illustrée par l'affaire célèbre de l'abolition de la constitution de Hanovre en 1837. Tout de suite après son avènement au trône en 1837, le roi Ernest Auguste abolit la constitution votée en 1833, dans le but de restituer à la maison royale ses propriétés déclarées biens nationaux. Sept professeurs de renom de l'université de Göttingen parmi lesquels les frères Grimm, protestent contre ce viol de la constitution, ce qui leur vaut d'être renvoyés de leur poste; trois d'entre eux sont expulsés du pays. Priée d'intervenir, mais tenue d'une main de fer par Metternich, la Diète à Francfort refuse de s'exprimer, se disant incompétente en la matière. Depuis, le bâtiment où siège le Bundestag porte le surnom de 'Inkompetenzpalais' (p.125).

Après avoir versé à son dossier l'histoire des tribulations constitutionnelles de la Bavière, de la Hesse électorale, et de Hanovre, le veilleur de nuit termine son enquête accablante à Berlin, capitale de la Prusse, et à Vienne. Dans les poèmes consacrés à Berlin, Dingelstedt fait allusion à l'espoir réveillé par Frédéric Guillaume IV, qui ne tient pas les promesses de libéralisation faites à son avènement sur le trône en 1840, et devient, parmi les 36 despotes qui gouvernent l'Allemagne, le prince le plus conspué par l'opinion publique — après le roi de Hanovre. Vienne, finalement, est présenté comme le centre et symbole de la politique répressive de Metternich.

³³ 'Lobet, nächst Gott, den Landesherm', p. 86.

Auch ein Rhein, la réponse de Dingelstedt au *Rheinlied* de Becker figure dans la deuxième partie, *Nachtwächters Weltgang*, après l'évocation du séjour à Francfort. Le sous-titre du poème, 'nota-bene ohne Becher' — renvoie à la coupe que Becker a reçue du roi de Bavière, Louis Ier, lequel y avait fait graver: 'Der Pfalzgraf des Rheins dem Sänger des Rheins'. Par cette allusion, Dingelstedt accuse les nationalistes de faire cause commune avec les légitimistes, ce qui compromet gravement leur prétention de lutter pour une Allemagne libre.

Le lieu où le poème aurait été écrit, Caub, est celui où pendant les guerres de libération, le commandant de l'armée prussienne, Blücher, avait franchi le Rhin, dans la nuit du jour de l'an 1814, pour combattre les Français sur la rive gauche. Livré à ses réflexions à cet endroit historique, le veilleur de nuit regarde l'eau et y voit défiler les fantômes de tous les 'mangeurs de Français', des guerriers *sauvages* de 1814, aux sabres ensanglantés, aux poètes *policés* de 1840 qui ne se servent que de leur plume. L'emploi des adjectifs antonymes souligne le contraste entre l'héroïsme des uns et la belligérance de salon des autres.

Quand le veilleur de nuit lève la tête, il voit les châteaux médiévaux en ruines regarder d'en haut ce qu'il appelle en reprenant les termes de Becker la *libre* plage *allemande* et il suggère que le culte de l'empire romain germanique par les nationalistes allemands trahit leur indifférence à la cause de la liberté: 'L'époque où vous (les châteaux) aviez encore vos têtes, était-elle meilleure, plus allemande, plus libre que la nôtre?' L'évocation de l'époque féodale avec ses mœurs sauvages, les abus des droits seigneuriaux, ses querelles entre église et princes, suggère une réponse négative: une telle société répressive ne saurait servir de modèle viable à un état à l'aube de la modernité (p. 132).

Dans la strophe suivante Dingelstedt montre que parler d'un Rhin *libre* relève d'un procédé rhétorique rebattu qu'il suffit de refuser pour que l'interprétation de l'adjectif *libre* change radicalement. Si l'on refuse d'anthropomorphiser le Rhin, celui-ci, ni dieu, ni père, ni vierge, mais tout simplement fleuve inanimé, est libre parce qu'insensible aux menées des hommes: loin d'être l'apanage des patriotes, il se laisse chanter et imprimer par tout le monde, il est sourd aux querelles des hommes, il prête patiemment son dos aux Français, et engloutit patiemment les Allemands suicidiaux. S'ils veulent continuer à parler d'un Rhin *libre*, les patriotes doivent cesser de monopoliser le fleuve.

Ces réflexions libératoires sont interrompues par l'approche

bruyante d'un bateau à vapeur, une lampe accrochée à la cheminée, comme l'étoile du matin annonçant l'aube, l'aube d'une ère nouvelle. Le veilleur de nuit accueille cette vision avec joie, exprimant l'espoir que cette bruyante innovation technique, réveillera les dormeurs sur la rive plongés dans leurs rêves d'antan et leur fera comprendre que le passé est définitivement révolu.

Dingelstedt conclut son poème avec une allusion à la chanson de Schneckenburger, *La garde au Rhin*: 'Vous avez prêté serment de défendre la liberté. Maintenant veillez à ce que vous teniez vos promesses'.³⁴ Pour pouvoir parler d'un Rhin libre, il vient de le montrer, il ne suffit pas de le libérer des Français. De plus, pour pouvoir parler d'un Rhin allemand sans se couvrir de ridicule, il faut donner à cette qualification un contenu moins obsolète.

Dans ce poème Dingelstedt s'en prend donc essentiellement aux nationalistes allemands et à leurs références stéréotypées — les guerres de libération, le Moyen Âge. Il s'abstient d'attaquer directement les Français, évite de se livrer aux lamentations sur l'absence d'unité en Allemagne et dénonce l'emploi abusif et répétitif des termes *libre* et *allemand*, leitmotif dans la chanson de Becker.

Germania, conte d'hiver

Après la publication de ces poèmes critiques, Dingelstedt quitte prudemment son pays et s'établit pendant quelque temps à Paris où il fréquente entre autres Heine. Né en 1797 à Düsseldorf aux bords du Rhin dans une famille juive, Heine ajoutait aux griefs de ses confrères libéraux encore celui d'avoir été dans sa patrie l'objet de mesures discriminatoires. Alors que la république et puis l'empire français avaient accordé aux juifs rhénans cette égalité des droits dont ils étaient privés depuis des centaines d'années, dès la fin de l'occupation française, les communautés juives allemandes avaient perdu leurs droits civils dans la plupart des états fédérés. Même si comparé aux autres états allemands la Prusse protestante était libérale, elle interdisait aux juifs l'accès aux fonctions publiques et

³⁴ Cf. la dernière strophe de cette *Garde au Rhin*: 'Le serment retentit, la vague s'écoule, les étendards claquent au vent,/ Au Rhin, au Rhin, au Rhin allemand', *op. cit.*, p. 242.

libérales. Aussi, en 1831, Heine décide-t-il de franchir le Rhin en direction de Paris, abandonnant l'Allemagne et son climat irrespirable dans l'intention bien arrêtée de ne jamais y revenir:

[...] après la révolution de juillet je rompis mon ban et allai m'établir à Paris, où je vis depuis, tranquille et content, en Prussien libéré [...] l'air natal aussi devint de jour en jour plus malsain pour moi, et je dus songer sérieusement à un changement de climat. J'avais des visions; je regardais les nuages qui m'effrayaient en me faisant dans leur cours aérien toutes sortes de grimaces. Il me semblait parfois que le soleil était une cocarde prussienne; la nuit, je recevais la visite d'un affreux vautour noir qui me déchirait la poitrine et dévorait mon foie; j'étais très triste.³⁵

En 1843 cependant, Heine brave ses cauchemars de vautours dépeceurs et de cocardes prussiennes et retourne pour deux mois dans son pays. Dans son *Germania, conte d'hiver*, long poème composé de 27 chapitres, dont la formule ressemble beaucoup à celle de Dingelstedt, Heine décrit les différentes étapes de ce voyage dont le but était Hambourg — Aix-la-Chapelle, Cologne, Hagen, la forêt de Teutobourg, Minden, Buckeburg, Hanovre.³⁶ Avec les villes et les paysages défilent aussi les hauts lieux du nationalisme allemand: la tombe de Charlemagne, le dôme de Cologne, le Rhin, le monument de Hermann/Arminius dans la forêt de Teutobourg, la montagne de Kiffhäuser, où, selon la légende, dort dans une caverne le célèbre empereur Barberousse, attendant l'appel de son peuple pour ressusciter et venir à son aide. Monuments et lieux qui, occupant une place grandissante dans la conscience nationale en éveil, avaient été dans les années précédentes la scène de grandes manifestations, et constituent autant de cibles pour l'ironie féroce de Heine.³⁷

³⁵ Heine, 'Aveux de l'auteur' in *De l'Allemagne*, recueil d'articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, rassemblés en 2 tomes publiés en 1855 à Paris, éd. citée, pp. 258-9.

³⁶ La pagination des citations est indiquée entre parenthèses dans le texte.

³⁷ Le monument pour Arminius, chef de la tribu des Chérusques et vainqueur des Romains, avait été érigé en 1838. En 1840 il y avait eu une grande fête en l'honneur de Barberousse, relique romantique du Saint empire. La même année la question du Rhin vit son apogée et on organise également une grande collecte nationale pour réunir les fonds nécessaires à l'achèvement de la cathédrale de

Le titre de l'ouvrage évoque l'image d'un pays sous l'emprise de l'hiver, immobile, pétrifié, attendant passivement le renouveau. Cette image d'un pays en stagnation rencontrée également chez Dingelstedt, revient à plusieurs reprises et prend, dans le corps du poème, la forme d'absurdités amusantes. Ainsi Heine prétend-il qu'à Aix les chiens souffrant d'un ennui mortel, supplient les visiteurs étrangers de leur donner des coups de pied pour les distraire (p. 152). Et dans un autre passage il ridiculise l'idéal chimérique des nationalistes, somnambules prétentieux: 'La terre est aux Français et aux Russes; la mer obéit aux Anglais; mais nous autres Allemands nous régnons sans rivaux dans l'empire éthérique des rêves' (p. 160).

Dans la préface du poème, Heine, souvent accusé d'avoir trahi son pays, définit son propre patriotisme par opposition à celui des nationalistes, dont l'amour pour la patrie ne consiste qu'en une aversion idiote contre l'étranger et les peuples voisins. A l'instar de Dingelstedt, Heine s'en prend à l'alliance de ces nationalistes avec les princes allemands. Contrairement aux 'pharisiens de la nationalité allemande qui vont maintenant bras dessus bras dessous avec les gouvernements', Heine dit aimer non seulement sa patrie, mais aussi les Français, comme il aime tous les hommes, quand ils sont bons et raisonnables. Selon sa propre définition, citée ci-dessus, son patriotisme, est plus français qu'allemand: il rêve d'une Allemagne libre et unie dans une Europe libre et unie où l'idéal de la démocratie universelle s'est réalisée.

En ce qui concerne le Rhin, les nationalistes peuvent être tranquilles, Heine 'ne le livrera jamais aux Français, pour la simple raison que de ce soi-disant Rhin *libre* il est le fils encore plus libre et plus indépendant, et qu'il ne voit pas pourquoi le Rhin appartiendrait à d'autres qu'aux enfants du pays'. Rejetant le nationalisme allemand, mis dans l'embarras par les revendications françaises, mais trop réaliste aussi pour croire vraiment que l'homme peut se passer de toute forme d'enracinement, Heine choisit une troisième voie, celle d'une Rhénanie indépendante, patrie des Rhénans, soustraite à la domination française mais surtout 'tirée des griffes des Prussiens' (pp. 147-8).

Dans les 27 chapitres de son poème, Heine élabore le refus esquissé dans la préface: il ne veut pas d'une unité sans liberté, fondée sur la

répression, la censure, la haine des étrangers. Tous les moyens par lesquels les nationalistes veulent réaliser cette unité sont pourris parce qu'associés étroitement avec l'esclavage ou aboutissant fatalement à la servitude. La force militaire et économique de la Prusse, la nostalgie de l'ancien empire germanique et de l'unité religieuse, la revendication nationaliste du Rhin, le culte des grandes figures héroïques du passé, ce sont des phénomènes qui n'ont rien à voir avec la liberté.

Dans ce poème, le spectre d'une Prusse impérialiste est omniprésent et conjuré à grand renfort d'ironie et d'impertinences. Grand admirateur de Napoleon et de ses réformes, Heine a vu arriver à regret les Prussiens en 1815 dans sa ville natale. Il a été frappé sévèrement par la censure, l'un des instruments les plus efficaces de l'administration prussienne: en 1835 son oeuvre entière — y compris les ouvrages encore à concevoir — a été interdite par la Diète, ce qui l'a privé de ses ressources. S'il n'avait pas choisi l'exil, il aurait sans doute partagé le sort d'autres poètes dissidents purgeant de longues peines de prison. Aussi *le conte d'hiver* est-il ponctué par l'évocation de cauchemars dans lesquels le poète, tel un nouveau Prométhée attaché à son roc, écoute le bruit peu récréatif de chaînes et est surveillée par des aigles au regard perçant (pp. 178-9). La seule chose que le poète puisse opposer à ces angoisses, c'est couvrir son ennemi de ridicule et Heine ne s'en prive pas.

Dès qu'il a franchi la frontière franco-allemande, le poète lance ses flèches. Contre les bienfaits douteux du *Zollverein*, l'union douanière fondée par la Prusse en 1834, première étape vers une unification sous l'égide de la Prusse ainsi qu'instrument utile pour exercer la censure. 'Le *Zollverein*', fait-il dire à un patriote zélé mais d'une naïveté révélatrice, 'fondera notre nationalité, c'est lui qui fera un tout compact de notre patrie morcelée. Le *Zollverein* nous donne l'unité extérieure, la censure nous donne l'unité spirituelle, l'unité vraiment idéale. [...] il nous faut une Allemagne une et unie, unie à l'extérieur et à l'intérieur' (p. 151).

Contre la *poésie détestable* des nationalistes qui dans leur zèle patriotique se sont trompés de cliché et ont présenté le vieux Rhin vénérable comme une jeune vierge violée par ceux que le fleuve lui-même considère comme de gentils petits français. 'Quand j'entends cette sottise chanson', s'écrie sombrement le vieux Rhin, 'je m'arracherais bien ma barbe blanche et vraiment je serais tenté de me noyer dans mes propres flots. Quel sot rimeur que ce Niclas Becker avec son Rhin libre' (pp. 156-8).

Contre le *fanatisme religieux*, aussi pernicieux que le *despotisme* des princes, et en combinaison avec celui-ci insupportable, Heine fait allusion à l'initiative prise par le nouveau roi de Prusse, Frédéric Auguste, qui, au lieu de tenir ses promesses d'une constitution, préside personnellement à la collecte nationale pour l'achèvement de la cathédrale de Cologne. Aux yeux du poète, c'est justement l'inachèvement qui fait du Dôme de Cologne, un monument de la puissance de l'Allemagne et de sa mission émancipatrice. Achever cette 'bastille de l'esprit', ce serait condamner la raison allemande à la réclusion perpétuelle (pp. 154-5).

Expédiés sont également le *mythe du moyen âge*, en tant que 'chevalerie en uniforme prussien, hideux mélange de superstition gothique et de moderne mensonge' et le *culte des héros* dépoussiérés par les romantiques en quête d'une identité allemande: Hermann le prince des Chérusques, et l'empereur Barberousse. Spéculant sur ce que serait devenue l'Allemagne si Hermann n'avait pas battu Varus, Heine écrit: 'il n'y aurait plus de liberté allemande; nous serions devenus romains, nous aurions un seul Néron à cette heure, au lieu de trois douzaines de pères de la patrie' (pp. 167-8). L'opposition ironique suggère que la première possibilité est encore préférable à la seconde.

L'apogée de ces tirades est constituée par une visite du poète à la déesse de Hambourg, Hammonia, qui lui permet de jeter un regard dans les fosses d'aisance qui, telle la crevasse sous le trépied de la Pythie, recèleraient l'avenir. L'expérience est concluante:

Je pense encore avec dégoût aux nausées que me donnaient les maudites odeurs de ce maudit avenir; c'était comme un mélange de vieille choucroute et de cuir de Russie. Quelle horreur, ô mon Dieu, que les parfums qui s'élèverent. C'était comme si l'on eut vidé à la fois, les 36 fosses qui forment la confédération germanique. (p. 191)

Conçu comme une réponse aux chansons des nationalistes, désignés par Heine comme 'troubadours somnambules et maladifs, si dédaigneusement chevaleresques et si originalement maniérés', ce *conte d'hiver* retourne contre eux leurs propres armes: romantique défroqué, Heine fait sauter un à un les clichés de la littérature nationaliste et déploie de manière éblouissante ce don de la raillerie et du persiflage qui le fit considérer à Paris (!) comme 'l'homme le plus spirituel de l'Europe'. Quand, malgré lui, le déchirement que représente pour lui sa condition d'exilé, l'amour

frustré de sa patrie risque de prendre le dessus, il se hâte de faire dévier son propos vers les délices de la cuisine allemande et de projeter ses sentiments sur les mets qu'on lui sert:

Il y avait aussi sur la table une oie, tranquille et bonne créature [...] Elle me regardait d'une façon si sentimentale, si intime, si dévouée, si mélancolique! (p. 165)

La comtesse palatine Jutta: le "Rheinlied" de Heine

Si la crise du Rhin joue un rôle indéniable dans le *conte d'hiver*, comme catalyseur et comme thème, Heine a écrit une autre réplique, beaucoup plus précise et serrée, au *Rheinlied* de Becker dans une ballade des *Romancero*. Dans les trois strophes à sept vers de cette ballade, intitulée *La comtesse palatine Jutta*, il présente un événement politique récent au moyen d'une intrigue qui est empruntée à la littérature populaire et dans un décor où tous les éléments de la chanson de Becker sont repris, mais pourvus d'une connotation négative.³⁸ La ballade raconte l'histoire de la comtesse palatine Jutta qui fait une promenade en bateau sur le Rhin. Il fait nuit, la lune est pleine et s'adressant à sa servante, la comtesse lui demande si elle voit aussi les sept cadavres tristes qui les suivent à la nage. C'étaient, dit-elle, autrefois des chevaliers brillants de joie qui lui avaient déclaré leur amour et lui avaient juré une fidélité éternelle. Pour s'assurer que jamais ils ne pourraient rompre leur serment, la comtesse palatine les a fait saisir et noyer aussitôt dans le Rhin. Après cette explication, la comtesse fait entendre un ricanement, les morts se dressent à mi-corps à la surface du fleuve et lèvent la main comme pour prêter serment.

Considérée par les exégètes de Heine comme une suggestive évocation mélancolique, cette ballade a été récemment réinterprétée de manière convaincante comme un commentaire sur l'abolition de la constitution de Hanovre en 1837 et la démission consécutive des sept professeurs de Göttingen qui, ayant prêté serment de fidélité à la constitution de 1834, avaient élevé leur voix contre cet abus de pouvoir. Par le biais de certains rapprochements ingénieux, la comtesse palatine Jutta est identifiée à August Ernest de Hanovre, et les sept morts aux sept profes-

³⁸

La comtesse palatine Jutta, op. cit., p. 209.

seurs de Göttingen. La comtesse symbolise l'arbitraire du pouvoir absolu, les sept chevaliers assassinés, les défenseurs courageux des droits constitutionnels. Par sa reprise du décor du poème de Becker — le Rhin, la promenade en bateau — et par la substitution d'un macabre drame nocturne à l'idylle ensoleillée, ce commentaire se désigne en même temps comme une contestation du message de Becker: tant que les droits constitutionnels ne sont pas accordés ou sont sans cesse violés, il est absurde de parler d'un Rhin libre.

Conclusion

Événement charnière dans l'histoire de l'antagonisme franco-allemand, la crise du Rhin s'est accompagnée d'une importante production littéraire. Cette production fait preuve d'une extraordinaire éclosion d'idées et d'images stéréotypées ainsi que d'un effort non moins considérable pour démolir ces stéréotypes. Les deux phénomènes constituent une réaction à une situation politique intérieure qui, sous l'influence d'un conflit international, se révèle soudain comme insupportablement incertaine ou insatisfaisante. En France, les bases de la monarchie de Juillet, menacée à droite et à gauche, sont encore très fragiles et demandent à être fortifiées par une vigoureuse politique étrangère; dans la Confédération germanique la domination par l'Autriche et la Prusse, provoque une contestation croissante. Des deux côtés du fleuve, des écrivains projettent cette incertitude et cette insatisfaction sur la question du Rhin et le litige avec le pays voisin, ce qui occulte les vrais problèmes et revient à jouer le jeu des puissances en place.

Se démarquant de leurs compatriotes nationalistes, les poètes allemands libéraux comme Dingelstedt et Heine reportent la question dans le domaine auquel elle appartient, celui des institutions politiques déficitaires dans les états de la confédération germanique. Non seulement ils refusent de rejoindre leurs compères dans leur patriotisme aveugle et étriqué, mais ils exploitent leurs arguments et images dans le but de démontrer l'absence des libertés fondamentales. Vouloir fonder l'unité sur le culte de héros poussiéreux ou la nostalgie d'une époque révolue, compromet gravement la cause de la liberté. Ces poètes montrent qu'il ne peut pas être question d'une appartenance nationale, librement et collectivement choisie, tant que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes n'est pas reconnu et que les

droits constitutionnels sont ignorés. Ils plaident pour ce qu'on pourrait appeler avec un terme récemment lancé un *patriotisme constitutionnel*, c'est-à-dire une 'identification aux principes et aux institutions d'une constitution'.³⁹ Réalistes, ils démasquent les abstractions gratuites et le pathos des poètes nationalistes en y opposant l'évocation d'événements de l'histoire allemande récente. Iconoclastes, ils retournent allègrement tous les symboles patiemment forgés par leurs prédécesseurs romantiques et exploités par les nationalistes, contre l'arbitraire de l'absolutisme. Que ces symboles rebattus sortent gravement endommagés de ce recyclage ironique, c'est ce que j'ai tenté de montrer dans l'analyse des poèmes de Dingelstedt et de Heine.

Une vraie tâche de Sisyphe, pourtant, que la démolition de ces stéréotypes, comme le montre l'histoire ultérieure du Rhin. Presque cent ans après les poètes libéraux de 1840, un Tucholsky s'attelle à la même tâche et ironise sur des images qui n'ont pas beaucoup changé depuis l'époque de Dingelstedt et Heine. Et aujourd'hui, en cette fin de siècle, au moment où le nationalisme opère un retour spectaculaire sur la scène de l'histoire et s'accompagne d'une étonnante épuration statuaire dans les pays de l'Est, la haute silhouette moustachue d'un buste d'empereur, glissant par une nuit de printemps silencieusement sur l'eau du Rhin, apparaît comme une massive réincarnation de la comtesse Jutta. Rappelant aux uns les fantômes d'un nationalisme qu'on espérait enterré, accueilli par les autres avec enthousiasme au nom de la nécessité d'une conscience historique, cette résurrection d'une statue montre de toute façon qu'il ne suffit pas d'une salve d'artillerie pour briser les stéréotypes.

³⁹ Voir Joseph Jurt, *op. cit.*, pp. 149-50.